

OTTAWA

AVANT DE DEVENIR CAPITALE

(Suite et fin)

Vivez quelque temps à Ottawa, ayez des rapports avec les vieux citoyens, vous ne manquerez pas de trouver ce rapprochement qui met en présence les nouveaux habitants et les fondateurs. Allez donc chercher les fondateurs de Québec, ceux des Trois-Rivières, de Montréal ! Ils sont loin. Lequel d'entre eux nous dira comme il a abattu le premier arbre de la forêt séculaire, comment son voisin qui l'écoute a bâti la première maison, quel était l'aspect des lieux, quel esprit régnait dans tel ou tel groupe de la population à mesure qu'elle s'augmentait ? Vous voyez sortir de terre, l'un après l'autre, chaque quartier de la future capitale. Vous avez devant vous les jeunes ancêtres dont on s'occupera probablement beaucoup dans l'avenir. Quand je dis à madame Friel, la première enfant blanche née à Bytown, que je conserve sa photographie pour la léguer à la postérité, cela me donne l'air d'un écolier qui causerait en rêve avec sa cousine de la septième génération, et, comme dit Gérard de Nerval :

De deux cents ans mon âme rajeunit !

Ceux qui voudraient savoir quelle allure avait le colonel By, ou de quel tic était agité, il y a quarante ans, tel ou tel personnage de la haute ou de la basse-ville, l'apprendront dans un poème descriptif dû à la muse réjouie de M. Lett, greffier de la ville, qui s'est fait avec succès l'historiographe de ses contemporains. Dix rimes de lui font sensation de par la ville. Etre prophète en son propre pays, le cas est rare ; félicitons-en M. Lett.

* *

Le chef MacNab ! Il ne voulait pas qu'on l'appelât : "Monsieur MacNab," mais "MacNab" tout court, comme on dit : "le roi," et non point : "monsieur le roi." Son territoire était un plein township, au lac des Chats. Il menait à Québec des radeaux de bois de charpente et, par la même occasion, remontait avec des familles qu'il faisait venir, d'Ecosse, son pays de naissance. Toujours enveloppé dans son plaid et le kilt au vent, il se faisait accompagner, dans ses voyages, par un joueur de cornemuse et par un ou deux poètes du cru écossais qui l'égayaient de leurs chansons et de leurs récits.

Le capitaine Andrew Wilson, de la marine royale, notaire, juge de paix, surintendant des chemins, factotum, en un mot, dans cette colonie naissante, et qui, à cause de cela, signait : "Andrew Wilson, R.N., N.P., J. P., etc." Il était venu avec les ingénieurs royaux. Sa maison des bords du Rideau renfermait une large bibliothèque. Le capitaine était un type de loquacité, un projeteur à tous crins, un critique inépuisable, un magistrat qui eut rendu des points à Chicaneau. En l'absence de prêtre ou de ministre du culte, il avait charge d'âmes, prêchait, mariait et mettait le monde en terre comme pas un. Son gouvernement, disait-il, lui donnait plus de besogne que n'en avaient tous les fonctionnaires de Downing street.

* *

Qui de nous n'a pas entendu narrer les combats de Bytown du temps des *Chêneurs* et de Jos. Montferrand ? Arrêtons-nous devant le pont suspendu, visitons les abords de la rue Bangs, près de la rue Wellington, et la rue Rideau, près du déversoir ; c'est là que Français et Irlandais en venaient aux prises. Et la "bataille des pierres," qui ne s'en souviendrait en voyant la place du marché français ?

Car il fut une époque (de 1826 à 1840) où il ne faisait pas bon pour un Canadien-Français de se hasarder hors de son quartier ! Il rencontrait à point une escouade d'Irlandais qui, pour le moins, lui mettaient les yeux au beurre noir. Souvent ils l'estrophiaient, ou bien le jetaient à la rivière. Ces coups étaient des affaires de tous les jours. Les Canadiens gardaient chaque nuit leur église dans le temps du passage des bandes de *chêneurs*. Je n'ai jamais compris pourquoi les Irlandais, que nous avons recueillis mourants et aban-

donnés, à qui nous avons témoigné une charité de frère, se sont empressés, à la première occasion, de nous bâtonner à Québec, de nous fusiller en 1837, et de nous traquer comme des bêtes fauves, à Bytown, pendant une dizaine d'années.

La chronique de la capitale renferme, à cet égard, une page honteuse que rien ne saurait effacer.

Epoque orageuse et digne d'être chantée ! Le personnage légendaire que l'on nomme Jos. Montferrand y brille au premier rôle. Il avait pour seconds : Senécal, Brulé, Macdonald, Taillefer, Joseph Clermont, Joseph Collas et Louis Montferrand, son frère, tous athlètes dressés, ne craignant qu'une seule chose, à l'instar du héros gaulois, c'est que le ciel ne chût sur leurs têtes.

Une escouade de Canadiens était-elle attaquée, défaite, maltraitée par l'ennemi, Montferrand accourait d'aussi loin qu'il pouvait accourir.

En ce temps-là, être Canadien signifiait être voué à la vindicte des Européens. Les vieux habitants français de Bytown parlent encore avec colère des *Uripéens* qui les ont tant persécutés autrefois.

Montferrand arrivait. Son abord était toujours soudain. Tactique habile qui réussissait invariablement. Nul Canadien ne se serait vanté de sa présence ! Il était arrivé, cela suffisait. Ne disons mot. Il allait agir à sa convenance.

Tout-à-coup la porte d'une maison de bal s'ouvre avec fracas. C'est le rendez-vous des *chêneurs*. On y danse en parlant du dernier massacre des *kenocks*. Montferrand entre seul, met la main sur le violon et le broye. L'assemblée surprise se retourne vers le géant. Ceux-là mêmes qui ne l'ont jamais vu le reconnaissent et s'apprêtent à fuir. Le Canadien étend, vers la table aux liqueurs, un bras qui, au repos, lui pend jusqu'au molet, un bras long comme une vergue, et culbute l'étagère. Trois ou quatre hommes se jettent sur lui ; il les envoie rouler chacun dans un angle de la salle, et le reste, filles, hommes, femmes, garçons, se sauvent par toutes les issues praticables.

Reste l'étage supérieur. Personne ne veut en descendre. Montferrand n'est pas assez sot que de s'aventurer par l'escalier. Un moyen plus facile se présente : le plafond de toutes ces anciennes maisonnettes n'est guère qu'à sept pieds du plancher, brisons le plafond !

C'est dit. Un coup de jarret enlève l'athlète ; il frappe de sa botte une planche qui cède, puis une autre planche, puis trois, quatre, cinq ! Le plafond ne tient plus. Les gens de dessus crient, se lamentent, se désespèrent—il faut dégringoler ! A mesure qu'il en tombe un, Montferrand l'accroche au passage et le lance par la fenêtre. Quand c'est une femme, il la plante par terre, dans un coin, et lui ordonne de ne plus bouger. Une fois la souricière vide, il se tourne avec grâce vers le sexe aimable et, indiquant la porte, lui dit : "Allez, mesdemoiselles, rejoignez vos cavaliers." L'opération est terminée. Maison nette !

Autre épisode. Un missionnaire catholique descendait l'Ottawa. Au moment de toucher à Hull, une nuée d'orangistes sort de la Pigeonnière et borde le rivage avec une attitude à désespérer les plus braves. Le missionnaire demande à ses deux conducteurs, dont l'un était Montferrand lui-même, de rebrousser chemin et d'aller attérir sur le côté où est la ville d'Ottawa à présent.

—Non pas ! mon Père, dit le colosse, nous allons débarquer ici. Je vous ferai place, et, s'il le faut, je balaye tout le village !

On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui, jusque là, n'a pas montré sa figure, saute à terre et feint de trébucher, en débarquant, aux pieds de l'un des meneurs de la bande. Avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître, il est enlevé par les jambes et lancé dans la rivière. Les autres courent encore.

* *

Quand un Chêneur se mettait en tête d'occire un ennemi, il n'y allait pas toujours par quatre chemins, lui non plus.

Son homme sautait de haut en bas du pont des Sapeurs sur les rochers disjoints par les ingénieurs du colonel By, ou encore, sautait en l'air avec toute sa famille, par l'explosion d'un baril de poudre lancé à travers la fenêtre de sa maison. Dans ce dernier cas, on raconte qu'un Chêneur fit le "saut de crapaud" avec moins de grâce que ceux qu'il avait voulu anéantir. Du reste, les Chêneurs ne pourront jamais se vanter d'avoir cherché le combat à nombre égal. Si vous leur dites cela, ils répondent que Montferrand, Senécal, Macdonald, Colas, Brulé, Taillefer et Clermont étaient des espèces de machines de combat contre lesquelles la force humaine ne pouvait rien. De là, la ruse, si fréquemment employée par les Chêneurs.

Dans une élection municipale qui a eu lieu ces années dernières, j'ai pris plaisir à voir se défendre un de nos compatriotes, petit homme carré, plein de verve et d'aplomb, qui répondait à un ancien Chêneur : "Je vote contre toi, entends-tu ? et si tu n'es pas content, je te flanquerai une claque qui te fera faire un voyage !" O réalisme !

A de certains moments, les Chêneurs ont tenu la ville entre leurs mains. Un bateau était-il signalé, ils se rendaient au quai et empêchaient d'en descendre tous les Canadiens. Quand ceux-ci étaient assez nombreux pour résister, ou lorsqu'ils avaient à leur tête un homme de la force de Montferrand et de ses lieutenants, la bataille s'engageait. Sinon, le bateau n'abordait même pas. Il retournait au bas de la rivière et débarquait ses passagers dans les bois, d'où il fallait s'acheminer à pied vers Bytown, heureux encore lorsque les Chêneurs n'attaquaient pas la caravane en chemin.

* *

Bytown compte ses journées célèbres. Il y a celle où fut saccagé sa première imprimerie (coin des rues Wellington et Banks), établie dans la maison d'un cordonnier qui avait pour enseigne une paire de lunettes géantes suspendues à un fil. La presse, le ligneul et les binocles juraient en cet assemblage, mais, bah ! jusqu'en 1865, la même bonne ville s'est contentée des "general stores," où l'on trouve tout ensemble, sans trotter d'une rue à l'autre, de la morue, de la dentelle, du cuir et du cordage, des fouets avec du saindoux, des bottes et de la couperose, de la littérature et de la pommade.

* *

C'est en 1840 que Bytown se vit autorisée à élire un député au parlement. Lord Sydenham voulut même en faire le siège du gouvernement des Canadas-unis, prétendant que Toronto, Kingston et Montréal étaient trop près de la frontière. Cette idée fut reprise à quelques années de là avec succès. On s'étonne de la persistance avec laquelle elle a pris racine, depuis le jour où Philémon Wright la caressait dans sa colonie perdue au fond des bois, à quarante lieues de Montréal, jusqu'à l'heure où les représentants des grandes villes, ne pouvant plus s'entendre, déférèrent à la reine le choix de notre capitale.

La population de Bytown s'était élevée à sept mille âmes, lorsqu'en 1846, la grande crise du commerce de bois la fit baisser tout-à-coup énormément. En 1847, la ville fut incorporée. Le marché de bois reprenant vigueur, un retour eut lieu dans le mouvement de la population, qui atteignit six mille âmes en 1850, sans compter soixante-et-quatre soldats, trente-trois femmes de soldats et soixante-et-deux enfants de soldats.

* *

A cette époque, comme aujourd'hui, la basse-ville était surtout peuplée de Canadiens-français, au nombre de plus de deux mille. Les Irlandais, presque aussi nombreux, habitaient d'autres quartiers ; depuis, ils se sont rapprochés de notre élément. Un écrivain du temps nous trace le tableau de la ville : "Les rues sont remplies, du matin au soir, de Canadiens-français conduisant des calèches, et qui causent, rient, chantent et s'interpellent dans leur langue. Ajoutez-y les prêtres, drapés dans leurs longues robes noires, et vous aurez un spectacle excessivement nouveau

et tout-à-fait inconnu à des sujets britanniques, sur une terre anglaise."

Les Canadiens-français, qui, il y a quarante ans, possédaient à peine quelques bicoques le long de la rivière Ottawa, ont aujourd'hui une majorité dans plusieurs comtés et peuvent balancer toutes les élections dans les autres. En un mot, ils bordent la rivière depuis Montréal jusqu'aux derniers postes du nord. Il y a quinze ans, M. Rameau, visitant le pays, annonçait que ce mouvement ne se ralentirait pas ; il a eu raison. Nous sommes à cheval et en nombre sur cette frontière, comme sur celle du Haut-Canada qui regarde le Détroit, comme aussi sur la longue frontière américaine du Niagara, en descendant jusqu'à Saint-Régis. Qui peut prédire le sort singulier de ces groupes importants, pleins de vigueur et qui se font déjà place dans les législatures d'état américaines, où leur langue est acceptée en deux endroits par la force des choses ? Si jamais une province centrale se forme par le démembrement de Québec et d'Ontario, avec la rivière Ottawa pour artère, cette province sera française autant que celle de Québec.

* *

Quand ça vint sur l'année 1849, comme dirait un vieux chroniqueur, une explosion eut lieu. Les antagonistes des "French" ne pouvaient tolérer la passation de l'acte d'indemnité de 1837, soumis au parlement en session à Montréal. Il fallait témoigner en haute voix du mécontentement. Un simple *pronunciamento*, comme celui de l'émeute de Montréal, ne valait rien. Brûler les archives publiques ne suffisait pas aux Chêneurs. La garçette et la poudre vont plus vite au but. On convoqua une assemblée, rue York, place du marché. Hélas ! que les Chêneurs s'en sont repenti ! La "bataille des pierres," ainsi nommée par antithèse, parce qu'on se battit avec des armes à feu, leur ôta toute envie de recommencer. A partir de ce jour, point ne fut question des Chêneurs.

Bytown était la ville du commerce de bois, partant celle des "voyageurs." Ottawa continue la tradition.

* *

Qui dit voyageur dit nomade. Le jeune homme quitte sa famille dans une paroisse du Bas-Canada, s'enfoncé dans la forêt, repartait un instant chaque année, amasse ou n'amasse pas d'argent pour s'établir ; mais il finit par retourner se marier et vivre dans le voisinage du clocher natal. Tel est notre voyageur. Rien en lui ne ressemble au type de l'aventurier. S'il s'absente, s'il court le monde, s'il endure follement misères et fatigues, il n'en reste pas moins attaché à la patrie, la patrie dans le sens du mot ancien :—le village, la paroisse où résident ses affections d'enfance. Nous avons tous, ou nous avons tous eu des voyageurs dans nos familles. La race canadienne vagabonde étrangement, dit-on, et semble chercher à éparpiller ses forces au lieu de les concentrer. Erreur. Tout ce mouvement part et revient au sol primitif. Et alors même qu'un voyageur se lance dans les expéditions les plus lointaines, on le voit conserver sa marque distinctive. Il ne revient pas toujours à la "maison" celui-là, les glaces de la baie d'Hudson le connaissent, les plaines de l'Ouest sont ses domaines, la région pastorale des nouveaux Etats américains l'a vu arriver le premier, mais, qu'importe ? il est toujours ce qu'il était ; bon sang ne peut mentir. Ces voyageurs perdus pour nous, croit-on, parce qu'ils ne sont pas revenus, fondent des colonies, de grandes villes mêmes, et, en tout cas, ils ont porté jusqu'aux confins du monde habité ce sentiment français, cette langue impérissable, cette gaieté de tous les instants, cette vigueur de muscle, cette connaissance et ce mépris du danger que la civilisation s'étonne d'apercevoir à son avant-garde. Le voyageur, c'est l'élément le plus manifeste de notre destinée en Amérique. Encore une fois, il n'a rien de l'aventurier ; il ne marche pas, comme ce dernier, pour faire le tour de la terre en enfant perdu, et laisser ses os quelque part sans avoir rien accompli de durable—non ! il essaye ses ailes, parcourt "ses" territoires, donne de l'air